

Du Non-lieu de la mémoire à la lettre : un tracé et deux livres

Jacques Hassoun et Cécile Wajsbrot, *L'Histoire à la lettre*, Paris, Mentha, 1991.

Jacques Hassoun, *Non-lieu de la mémoire. La cassure d'Auschwitz*, Paris, Bibliophane, 1990.

Marie Hazan

Volume 17, numéro 1, printemps 1992

Sida et santé mentale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/502061ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/502061ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hazan, M. (1992). Compte rendu de [Du Non-lieu de la mémoire à la lettre : un tracé et deux livres / Jacques Hassoun et Cécile Wajsbrot, *L'Histoire à la lettre*, Paris, Mentha, 1991. / Jacques Hassoun, *Non-lieu de la mémoire. La cassure d'Auschwitz*, Paris, Bibliophane, 1990.] *Santé mentale au Québec*, 17(1), 300–308. <https://doi.org/10.7202/502061ar>

Jacques Hassoun et Cécile Wajsbrot, *L'Histoire à la lettre*, Paris, Mentha, 1991.

Jacques Hassoun, *Non-lieu de la mémoire. La cassure d'Auschwitz*, Paris, Bibliophane, 1990.

Du Non-lieu de la mémoire à la lettre: un tracé et deux livres.

Élie, Élie, pourquoi m'as-tu abandonné?...

La question: «mais qu'est-ce qui nous hante»?¹ Car y a-t-il une symbolisation possible de la *Shoah*? Les enfants de la génération des victimes des camps de concentration et d'extermination nazis peuvent-ils métaboliser la brûlure de ce trauma? Et comment (ne) s'inscrivent-ils (pas) dans l'Histoire, dans cette histoire?

Inscrire une parole, dire pour se prémunir contre la répétition de l'horreur... Ils disaient: racontez ce qui est arrivé ici, ce qui a eu lieu *pour que plus jamais...*

Tenter un récit, frayer une parole, sortir du silence, mais aussi de la captation imaginaire et de la fascination nourries par les films, les livres, les productions répétitives sur le nazisme, voilà le pari de deux livres sur la question de la mémoire et de l'inscription de la lettre.

Dans le premier, *Non-lieu de la mémoire. La cassure d'Auschwitz*² Jacques Hassoun, Mireille Nathan-Murat et Annie Radzynski essaient de trouver une voie, des voix pour parler, tenter d'élaborer, de symboliser la déchirure, le trauma là où la mémoire glisse sur un non-lieu...

Le deuxième *L'histoire à la lettre*³, constitue pour Jacques Hassoun une suite au *Non-lieu* et aussi la fin d'un chapitre, celui relié à une quête identitaire à travers des retours en Égypte⁴, un livre sur les passions⁵, des voyages et le passage à Auschwitz⁶, le tout scandé par l'écriture. Il se présente sous la forme d'un échange de lettres entre ce dernier et Cécile Wajsbrot⁷. C'est par un pacte entre ces deux auteurs se connaissant depuis peu, mais s'étant respectivement lus, que se met en place très rapidement le projet d'écrire un livre sous cette forme-là. Durant près d'une année: entre octobre 1989 et octobre 1990, ils s'écrivent de Paris même, mais aussi de Vienne, de Prague, de Montréal, de Québec et d'ailleurs... Dans ces lettres, Jacques Hassoun et Cécile

Wajsbrot se questionnent et construisent pierre après pierre ce qui constitue à la fois un récit prenant et un échange, qui se situent entre le plaisir de la libre association et celui du débat non conflictuel, à cause des positions complémentaires adoptées par les protagonistes. Et, à la lecture, au bout de quelques pages, l'unité de l'ouvrage devient si patente, que l'on se prend à confondre les auteurs des lettres.

«Mais qu'est-ce qui nous hante?» est une question qui, tel un fil rouge, court dans le texte comme une tentative de tresser une continuité entre la période 1933-45, la destruction, la guerre, et l'actualité qui paraît très directement en résulter.

Car le mur de Berlin vient de tomber ouvrant les deux Europes l'une sur l'autre, révélant les fantômes du passé et après le dégel, la putréfaction des cadavres de la Deuxième Guerre mondiale demeurés intacts sous la banquise du «communisme». Et comment parler de fascisme et de nazisme, de communisme et de «dégel», sans tomber dans la langue de bois? Comment évoquer la mémoire et l'oubli, la fidélité et la transgression?

Ce pari, ils l'ont tenu: parler de maintenant et d'alors, d'ici et d'ailleurs, de l'inscription et de l'oubli impossibles, du récit entremêlant histoire actuelle et Histoire passée mais toujours présente sous des formes quelquefois informes ou innommables.

Car l'injonction *n'oublie jamais* est paradoxale:

«Qu'on ignore les effets de l'histoire, j'appelle cela de l'inconscience. Qu'on s'y appesantisse, j'y vois de la complaisance. La réponse est-elle dans le juste milieu? Je n'aime pas non plus les justes milieux. Alors quoi? Je n'ai pas de réponse, mais j'attends la vôtre.» (C.W., II, p. 207)

Et pendant ce temps, Jacques Hassoun réagit avec une «folle colère» aux événements contemporains de leur correspondance:

«Ma folle colère contre le procès télévisé des époux Ceaucescu trouverait son origine dans le fait que cette révolution de palais projetée aux quatre coins du monde sur le petit écran avait raté son coup en anoblissant le couple infernal. Imaginez le suicide d'Adolphe Hitler et d'Éva Braun ou la mort de Joseph Staline diffusés sur les écrans de télévision, il y aurait toujours eu des âmes sensibles pour sangloter», dit-il.⁸ (J. H., II, p. 193)

Simone de Beauvoir, J.-P. Sartre et Virginia Woolf sont tour à tour convoqués comme témoins de l'éventuelle possibilité de vivre et d'écrire pendant la guerre: Virginia Woolf finit par se suicider, prise par l'effroi, pendant que Simone de Beauvoir écrit au café de Flore, dit Cécile Wasjbrot. Car la guerre n'est justement pas la même pour tous, comme le révèle cette dernière:

Je suis née en 1954, la guerre était finie depuis neuf ans. Le mari de ma grand-mère est mort, déporté à Auschwitz. Avant d'arriver là-bas, il avait passé quelques mois dans le camp de Beaune-la-Rolande (...) Je n'ai pas connu la guerre, je n'ai pas connu ce grand-père, mais ma grand-mère m'a raconté abondamment, et sans doute très tôt, les chambres à gaz, les camps, l'arrestation, la milice venue la chercher avec ses deux enfants, le passage de la ligne de démarcation, tout, et je porte ces images d'un autre temps, d'une autre vie, sans pouvoir m'en débarrasser. (CW, II, p. 205-206)

Cécile Wasjbrot témoigne de l'ombre qui recouvre son existence variant avec les heures, de sa «nausée du malheur absolu», du «poids traîné» et qui n'est pas le sien, mais celui de ses grands-parents.

Cette ombre, ce poids, les enfants et petits-enfants des survivants peuvent le vivre comme un traumatisme, comme une trace dans le corps, comme un destin, mais tous ne sont pas encore à même de le parler.

Car quelle livre de chair nous est transmise à notre insu et comment assumer sans se perdre cette catastrophe trop énorme, impossible à supporter d'un bloc? Et que faire de cet héritage qu'on ne peut refuser sans être parjure, ni accepter en restant indemne? Le «morceler entre les générations»? (CW, II, p. 207)

Que faire d'un père lessivé par les SS, d'un père déchu, revenu mort-vivant des camps de la mort?

Mireille Nathan-Murat témoigne à la troisième personne de l'innommable transmis par son père et des «crimes d'investissement libidinal de l'horreur» dont elle est née, elle «la fille de la revanche de la vie sur la mort». Elle dit:

C'est ainsi qu'elle rédigea à la troisième personne, d'un émoi divisé, cette enquête chaotique sur ses crimes d'investissement libidinal de l'horreur, horreur dont elle se sentait issue. (I, p. 161)

Elle se reconnaît dans l'expression et les souffrances de la deuxième génération aux prises avec le même héritage et «les mêmes états de sidération face à la rencontre traumatique d'une sentence réelle judiciaire ou médicale». Ainsi, relisant les livres de Pierre Goldman condamné à la réclusion perpétuelle pour un crime qu'il n'avait pas commis⁹ et d'Ania Francos réalisant la condamnation sous la forme d'un cancer mortel¹⁰, Mireille Nathan-Murat compare ces verdicts «venant objectiver dérisoirement bien que vitale, la sévérité de la sentence latente, déplacée, d'un Tribunal Intérieur» à celle qu'elle aurait elle-même subie: «la stérilité par ablation chirurgicale».

Cette identification à l'agresseur sous la forme de l'exécution d'un verdict impitoyable, Pierre Goldman, «criminel par sentiment de culpabilité»¹¹, la formule ainsi:

L'absurdité de cette sentence est, si je puis dire, d'être parfaitement conforme à mon destin, à mon aptitude fondamentale à être accusé.¹²

Pour d'autres enfants de rescapés, le silence des parents entraîne une sidération qui empêche à son tour toute parole et, *a fortiori*, toute écriture. Qu'est-ce qui alors est légué dans le rapport intergénérationnel, où les choses se disent et se taisent par la voix — voix blanche, voix qui tremble, voix qui intime ou supplie le silence — par le corps, par une communication qu'on pourrait dire primitive et qui transmet l'effroi, ou l'horreur qui empêche de poser d'autres questions pour ne pas réouvrir la blessure. Cet effroi d'avoir subi l'horreur qu'on dit incommunicable et de la difficulté de vivre avec ces traces en soi qu'on n'arrive pas à expulser pourrait bien être transmis, communiqué en même temps que l'horreur, que ce qui est dit, ou tu.

Ainsi, Simon, fils d'une rescapée d'Auschwitz, se souvient seulement de ce que sa mère lui a raconté, une histoire de pommes de terre épluchées, ou d'épluchures de pommes de terre mangées, il ne le sait plus. Seuls les mots, les images de pommes de terre et d'épluchures de pommes de terre émergent, c'est tout ce qu'il pouvait dire d'Auschwitz. Mais pour lui, de toute façon, son histoire n'avait pas à avoir de rapport avec ce qu'il appelait l'Holocauste, ou alors il ne pouvait rien m'en dire.

Pour ceux qui n'ont pas vécu, pas été pris directement dans la tourmente et l'effroi, pour la deuxième génération des contemporains d'Auschwitz un certain heurt, une collision avec le Réel a aussi eu lieu, mais à travers des textes, des images, des livres, des photos et aussi la transmission par leurs aînés qui n'ont pas nécessairement été directement percutés par la «solution finale»:

Des enfants des deux côtés du fil barbelé: ceux du dedans dont le trauma est indicible, ceux du dehors dont le traumatisme est fantasmatique mais tout aussi présent.¹³

Pour ceux-ci, c'est avec une inquiétante étrangeté, toujours ailleurs, qu'ils situent le malaise indéfinissable qui les submerge quelquefois.

Certains, nés dans des camps de travail de parents juifs polonais réfugiés pendant la tourmente en URSS, vous diront que la *Shoah*, leurs parents ne l'ont pas subie, quand bien même la plupart des membres des familles de leurs parents a été engouffrée dans l'enfer.

De même, en 75 durant la guerre à Beyrouth, celle-ci est toujours ailleurs deux quartiers plus loin, deux blocs plus loin, deux rues plus loin, deux maisons plus loin... mais loin, loin du regard que l'on détourne...

L'Enfer, c'est ailleurs, là-bas, toujours plus loin. Sinon, la descente aux Enfers ne nous entraîne-t-elle pas dans la fascination qui transforme la vie en statue de sel? Est-ce la pulsion de vie qui dit qu'il faut toujours avancer sans se retourner, oublier?

Est-ce pour conjurer ce mauvais sort qu'on cherche à témoigner pour mieux médiatiser, expulser de soi l'horreur et la transformer, la traduire, la métaboliser en images, en mots?

Pour la génération des camps, l'effroi gèle la symbolisation et même l'imaginaire, cet imaginaire qui pourrait constituer une ouverture pour l'élaboration éventuelle de cette «cassure». Cette symbolisation peut-elle «réussir» ou est-elle toujours à recommencer, prise dans la répétition et la déchirure irréparable? Le traumatisme produit-il un changement de structure ou peut-il être repris, intégré?

Il reste un fantôme qui nous hante... Sentiment diffus de culpabilité? Malaise dans la civilisation? Car, encore et toujours, comment endosser cet héritage?

D'un côté, le traumatisme, le choc, la violence, la violence inouïe du choc qui percute, de l'autre des images, des mots et au milieu, le corps à corps, une communication qui passe par les corps. La transmission médiatisée par la lecture, par les mots, pourrait-elle avoir été une sorte d'exutoire à l'irruption du Réel, pourrait-elle médiatiser l'incommunicable des images, images des yeux mangeant tout le visage, de l'amoncellement des cadavres?

Pour se défendre contre cette déchirure traumatique, la mise en place de l'imaginaire et la tentative de symbolisation se tissent ensemble. Mireille Nathan-Murat parle de la tentative d'œdipianisation du scénario par «la libidinisation de l'horreur». Mise en scène, mise en mots par les enfants de ceux qui pris dans l'effroi, en-deçà de ses mots, ont transmis à leur insu la déchirure dans la crypte...¹⁴

Faute de quoi la brûlure du trauma sous sa forme congelée serait léguée — à défaut d'être reléguée — quand même sous la forme d'un *destin* comme pour Pierre Goldman:

Cette fascination viendrait comme soulager, en la portant au paroxysme de la dérision, cette attente d'un retour dans le réel de persécutions autorisant les pensées meurtrières toute-puissantes prêtées au double parental héroïque, tandis que son tribunal intérieur tout au contraire le condamnerait à rester en quête de ces persécutions. (M. N.-M., I, p. 220)

Pour Ania Francos, ce serait par le corps, par un cancer qui finit par l'emporter sur sa pulsion de vie, que les effets de ce choc pourraient se répercuter. Mais de l'hôpital, sa métaphorisation de la souffrance

mortifère, son fantasme tournent toujours autour des camps d'extermination nazis:

Comme toujours, j'exagère. Les *blocks* étaient des services normaux (Urologie, Maternité, Cardiologie, Gastro-entérologie i tutti frutti...) qui ne nécessitaient qu'un coup de peinture: les *crématoires*, les cheminées des cuisines, les *miradors*, juste des arbres tordus.¹⁵

Car le paradoxe est de souhaiter, pour se rapprocher des parents victimes, connaître l'innommable et de s'identifier à cette expérience de l'inouï. Communiquer l'incommunicable, voilà le pari de ceux qui tentent de dire ce qui ne se dit pas, ce qui ne peut se transmettre par des mots:

Tout cela est incommunicable. Ceux qui n'ont pas vécu la déportation ne peuvent pas vraiment comprendre même s'ils y mettent toute leur volonté. Lorsque nous gardons le silence, c'est parce que nous savons bien que nous ne pouvons pas être entendus.¹⁶

Car c'est inouï. Et Cécile Wasjbrot de retour d'Auschwitz parle de ce glissement de la conscience de celui qui se promène dans les baraquements et combat constamment une impression d'irréalité, d'inquiétante étrangeté, cette voix qui répète: non ce n'est pas possible, je rêve et qui trouve confirmation de ce doute persistant en lisant la pancarte «preuves matérielles», comme si, dit-elle, à côté de la Joconde au Louvre, on montrait les pinceaux et le chevalet comme preuves:

Auschwitz cherche à montrer que ça a existé, admettant d'emblée le doute (...) chaque inscription, chaque fait, chaque pièce à conviction est là non pour elle-même mais pour témoigner, non ce n'est pas un cauchemar, c'est la réalité. J'ai dans le regard maintenant cette interminable montagne de cheveux — ce n'est pas un cauchemar. (C.W., II, p. 96)

Car le sentiment envahissant de culpabilité qui enveloppe ceux qui sont pris à des niveaux divers dans la tourmente demeure omniprésent ou diffus selon la place que le sujet occupe dans cette Histoire. Il nous reste à tenter de symboliser, de subjectiver. De l'individu à l'amoncellement des cadavres s'est produite la désobjectivation, il nous resterait à parcourir le chemin inverse:

Subjectiver reviendrait donc à *imaginer jusqu'au réel de la nomination symbolique* chacun de ces morts, afin d'en prendre acte. Les imaginer un par un, les nommer un par un, entendre qu'il s'agit de sujets différenciés et non une masse anonyme revient non pas à relativiser ce que 5 100 000 veut dire, mais bien plutôt à défaire en éléments singuliers ce qui fait — ou qui a tendance à vouloir faire — masse informe, ce à quoi l'Europe nazie a tenté de réduire les Juifs. (J.H., I, p. 63)

Pour moi, ces absents en souffrance, ces «morts-vivants» qui nous hantent, sont actualisés différemment d'abord selon la proximité avec

l'épicentre de la secousse, avec le traumatisme, mais aussi selon la place que ce traumatisme tient dans la structure, dans la réalité psychique de chacun. Pour ceux qui ont été directement pris dans la *Shoah*, pour les rescapés, cela pourrait être de l'ordre du Réel de «l'effroi effroyable», de «l'irruption de l'inouï» (J.H., I, p. 54), en d'autres termes de ce qui serait en souffrance, échappant à la symbolisation, pris dans la compulsion de répétition, de l'ordre de la pulsion de mort. Et ce trauma non symbolisé pourrait bien être transmis dans sa crypte, pour éviter une souffrance indicible, trop intense pour ne pas être «morcelée sur plusieurs générations». De là à produire des effets de répétition de «destin», comme pour Pierre Golman, ou une maladie mortelle, comme pour Ania Francos, il n'y a qu'un pas qui a été franchi par ces derniers dans leurs livres autobiographiques, voyant dans leur destin un effet direct de leur situation d'enfants de rescapés des camps de la mort.

Les autres, ceux de la génération suivante, ceux qui bien que touchés à vif, ne le sont qu'indirectement, pourraient être aux prises avec un imaginaire nourri par les livres, les photos, les films produits à propos de la déportation des Juifs pendant les années noires, des camps d'extermination, mais aussi les images de l'horreur quotidienne diffusée sur nos petits écrans: enfants décharnés par les famines, guerres dans les villes, explosions et Horreur d'ici, de là, ou d'ailleurs...

C'est de ce rapport à l'impensable, à l'innommable lié à la scène primitive imaginaire de notre génération, que Mireille Nathan-Murat essaie de rendre compte pour tenter de s'en dégager, de s'en déprendre; elle dit, après Maria Torok:

Ce qui n'est pas communicable, ce n'est pas l'horreur mais le travail de la libido sur l'horreur, et la honte de la libidinisation de l'horreur. (I, p. 226)

Est-ce la fascination pour l'offrande monstrueuse et la capture dont parle Lacan et auxquelles l'on chercherait à échapper par «l'ignorance, l'indifférence, le détournement du regard»? Car, dit-il:

Il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture.¹⁷

Tenter de défaire ce «travail de la libido sur l'horreur», d'échapper à cette fascination sous forme de captation vers un destin funeste dont il s'agirait de dénouer les fils selon l'expression de Valabrega, voilà le pari que l'on fait quand on se penche avec insistance sur le monstre, sur les cauchemars produits par la compulsion de répétition nocturne:

La causalité du hasard, (...) paraît bien être la causalité psychique inconsciente elle-même: avec du hasard, l'inconscient fait de la nécessité, et

même de la fatalité. Toute névrose a quelque chose d'une «névrose de destinée» et tout destin a quelque chose de névrotique, ne serait-ce que par la «compulsion de répétition» qu'il recèle, et lui commande.

L'interprétation (et sa technique) devient alors, pour sa plus grande part, décisive mais aussi la plus difficile, l'art de dénouer les fils du destin.¹⁸

L'écriture comme tentative de se défaire de cette causalité, de la compulsion de répétition: Cécile Wasjbrot reprend un article d'Ellen S. Fine pour repérer les positions des différentes générations. Celle des témoins, des gardiens de la mémoire impossible, dont Élie Wiesel par exemple qui écrit en français pour mettre la distance d'une langue avec le gouffre, est différente de celle qui suit:

Nous avons besoin de nous rapprocher, besoin de cerner au plus près le vide, besoin de marcher tout au bord du précipice, sur l'ultime bord, et regarder sans tomber — ça servirait à quoi de tomber — tout en ayant le vertige (C.W., II, p. 220).

En effet, cela servirait à quoi de tomber? Le vertige oui, le bord du précipice pour un temps, mais pourquoi tomber?

Pour ma part, la lecture de ces deux livres dans le cadre d'un processus de questionnement sur le bord¹⁹, sur le seuil²⁰, m'a soutenue lors d'un cheminement du côté de la symbolisation et de la déprise. Et ce sont des livres qui, au-delà de ce dont ils témoignent, demeurent optimistes si ce mot peut encore avoir un sens...

NOTES

1. Jacques Hassoun et Cécile Wajsbrot, *L'histoire à la lettre*. Paris, Mentha 1991, p. 205.
2. *Non-lieu de la mémoire. La cassure d'Auschwitz* Jacques Hassoun (*Répétition dans la civilisation*), Mireille Nathan-Murat (*Un éternel retour*) et Annie Radzynski (*L'habit fantomatique des pères*) Paris, Bibliophane, 1990.
3. La référence à ces deux livres, dont il sera question longuement ici, sera indiquée ainsi: les chiffres I pour le premier et II pour le second suivront éventuellement les initiales de l'auteur.
4. Jacques Hassoun, *Juifs du Nil*. Paris, Le Sycomore 1981, Minerve 1990 et *Alexandries*. Paris, La Découverte 1985.
5. Jacques Hassoun, *Les passions intraitables*. Paris, Aubier 1989.
6. Comment énoncer en mots simples cette chose? Peut-on parler de «passer», «d'aller» à Auschwitz? Est-ce un lieu comme un autre? Un «non-lieu»? Un nom comme un autre?
7. Auteure, entres autres, de *Une vie à soi* (roman), Paris, Mercure de France et *Violet Tréfusis*, biographie, Mercure de France.

8. De fait, n'a-t-on pas vu mourir en direct en 1975 un Franco mort-vivant il est vrai et qui ne prêtait pas vraiment à la compassion...
9. Pierre Goldman *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*. Paris, Seuil 1975. Pierre Goldman a été innocenté du crime pour lequel il purgeait une peine à perpétuité grâce à l'écriture et à la parution de son livre — donc un sursaut éprouvé par rapport à l'accomplissement de son destin —, au soutien indéfectible dont il a bénéficié de la part de ses amis et à son amour pour une femme. Quelques années plus tard, en septembre 1979, il fut assassiné dans la rue par un inconnu. Le crime fut revendiqué par le «Groupe de défense de la police». Aucune inculpation ne suivit.
10. Ania Francos. *Sauve-toi Lola?* Paris, Bernard Barrault, J'ai lu 1983.
11. Freud *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris, Gallimard, 1971, p. 133.
12. Cité par Mireille Nathan-Murat in *Non-lieu de la mémoire op. cit.*, p. 191.
13. Maria Landau. *Les enfants de TEREZIN in Enfants de camp, Le temps du non* numéro 5, mars 1990.
14. Nicolas Abraham, Maria Torok (19). *L'Écorce et le noyau*. Paris, Philosophie, Flammarion, 1987.
15. Ania Francos, *op. cit.*, p. 24.
16. Simone Veil, déportée à Birkenau et à Dachau en 1944, ayant perdu son père, sa mère et un frère à 27 ans. Cité par *Le Devoir*, le 3 juin 1991.
17. Jacques Lacan. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1973, p. 247.
18. J.-P. Valabrega. Fondements et évolution de la technique psychanalytique. Freud et Anna, in *Topique*, numéro 45, juin 1990, p. 117-165.
19. J'ai en effet donné en février dernier une communication intitulée *Sur le bord du dedans, l'escargot* au colloque du *Cercle Freudien* (Paris, février 1992).
20. En arabe *ataba*. Ce mot, signifiant central dans l'analyse qu'une femme a menée avec Jacques Hassoun, ainsi que la problématique du bord, du passage, font l'objet d'échanges entre ce dernier et Cécile Wasjbrot (II, p. 30 à 37).

Marie Hazan, psychanalyste, professeure au département de
psychologie, UQAM